



# MOLDAVIE et TRANSNISTRIE *Entre guerre et paix*

*Depuis la dissolution de l'Union soviétique, la Moldavie ressemble à un puzzle dont les pièces menacent constamment de se détacher. Nous avons parcouru cet « hinterland », à la rencontre d'un peuple qui peine à s'unifier.*

De nos envoyés spéciaux Marine de Tilly (texte) et Thomas Goisque (photos)



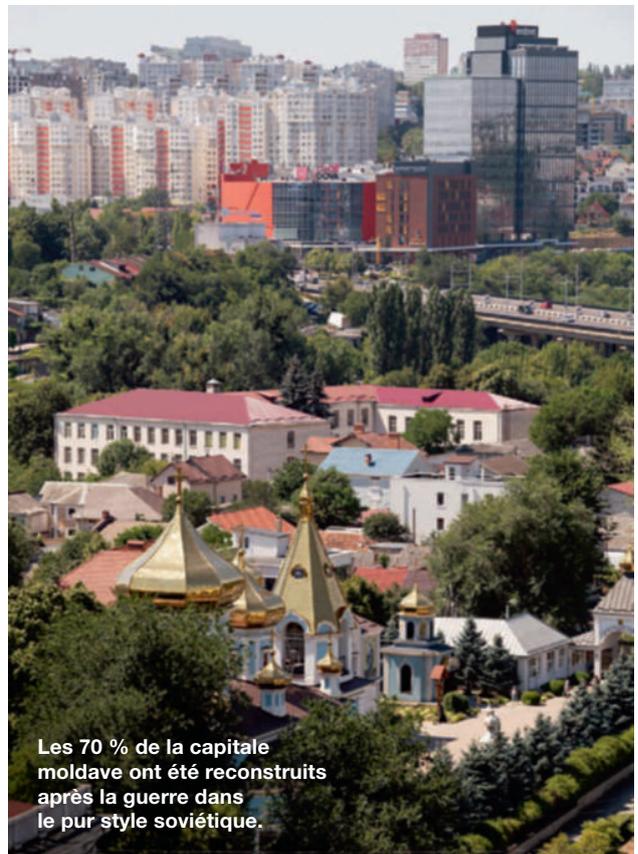
Lénine trône devant le Soviet suprême de Tiraspol, capitale de l'État autoproclamé de Transnistrie, à l'est de la Moldavie.



Dans le parc au cœur de Chisinau, le complexe mémorial de l'Éternité dédié aux victimes de la Seconde Guerre mondiale.



En fin de journée, les jeunes Moldaves se retrouvent dans les parcs de Chisinau.



Les 70 % de la capitale moldave ont été reconstruits après la guerre dans le pur style soviétique.



Le long de la route (financée par l'Europe) de Balti, deuxième ville du pays, c'est l'heure de la pause déjeuner pour les gardiens de troupeaux.

“La Russie ne bombarde pas l'Ukraine, elle la libère des nazis. Et à sa place, franchement, je dirais merci” Un habitant de Balti, « la capitale du Nord »

JOUR 1

*Chisinau,  
la presque Européenne*

Petit précis de nationalisme moldave : le 3 mars dernier, la présidente Maia Sandu (élue en décembre 2020) déposait sa demande d'adhésion à l'Union européenne. Le 9 mai dans les rues de la capitale, on célébrait à la fois la journée de l'Europe et la capitulation nazie face aux troupes soviétiques (avec « Z », « V » et autres signes de soutien à l'offensive russe). Le 15 juin, Emmanuel Macron était à Chisinau, et le 23, les Vingt-Sept accordaient à la Moldavie (comme à l'Ukraine) son statut officiel de candidat à l'Union européenne. « *Un jour historique* » pour Maia Sandu. « *Une drôle d'idée* » pour Theodore, étudiant sceptique. « *Certes, notre “soviétisme moderne” ne marche pas, mais je ne sais pas si l'Europe est le salut. Que sera-t-on au milieu des 27 ou des 29 ? Rien.* »

Le long du boulevard qui mène au centre-ville, des panneaux « #StillStandWithUkraine » se succèdent. En plein cœur de Chisinau, la façade de l'hôtel National – gloire soviétique hier et squat sinistre aujourd'hui – est peinte en jaune et bleu. Sauf quelques étages, apparemment gris. « *Des*

*prorusses ont repeint le jaune ukrainien en orange et noir – couleurs du ruban de saint Georges, symbole militaire du patriotisme russe, explique Andrei, le journaliste qui nous accompagne. La Mairie l'a effacé, mais depuis c'est un peu mélangé.* » Symbole et concentré d'une Histoire et d'une identité contrariées, ballottées entre nationalisme roumain et russophilie, déchirées entre Est et Ouest, entre statues de Lénine et restaurants gastronomiques hyperbranchés, entre hier et demain... La capitale moldave se débat dans un aujourd'hui gris, à l'image de son hôtel National.

JOUR 2

*Balti, la poutinienne*

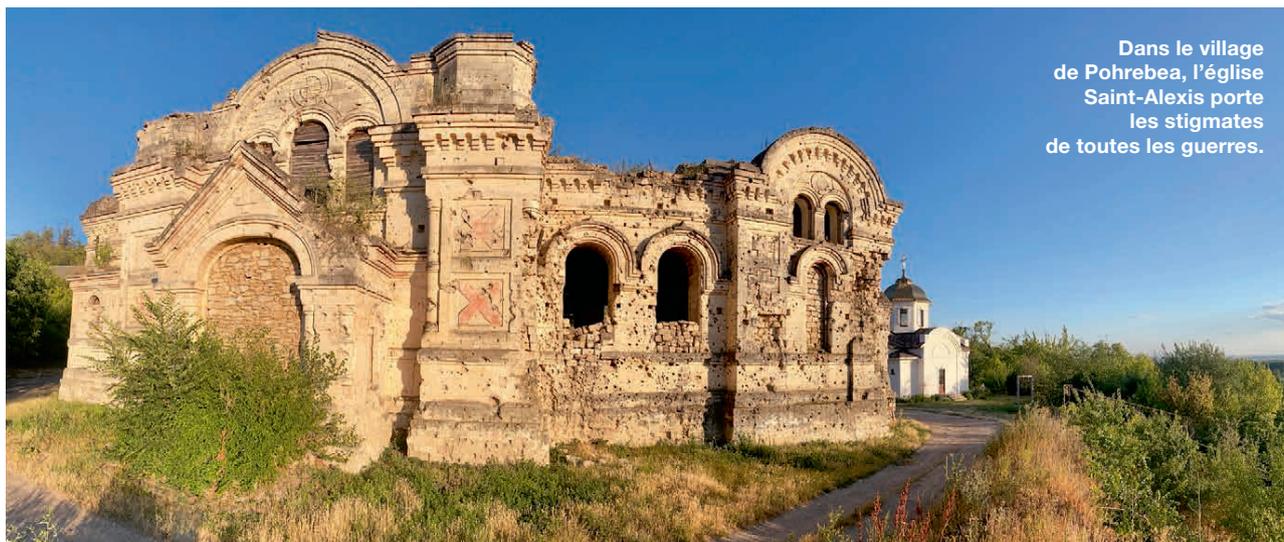
Sur la route lisse et droite comme un panneau remerciant l'Europe et les États-Unis pour le financement de la chaussée, des calvaires et des vendeurs ambulants, de fruits... et de couronnes funéraires. Nous traversons Orhei où un millionnaire russe – Ilan Shor – est haï car « *il a volé un billion à l'État* ». Pour cela, il a été condamné et s'est enfui en Israël. On entendra souvent parler de ce billion. Nous arrivons sous un crachin breton à Balti, la « capitale du Nord ». Les immeubles khrouchtché-

viens luisent, un char de l'Armée rouge et une mascotte décrépite des JO de 1980 aussi. Dans la rue, une babouchka au visage doux nous confie espérer que « *son gouvernement ne fera pas les mêmes erreurs que Zelenski*. Et de reprendre, *L'Europe et les Américains ont provoqué la Russie. Ils s'attendaient à quoi ? Au silence ?* » Quand elle comprend que nous sommes français, la dame adorable tourne les talons : « *Que l'Europe aille au diable !* » Quelques mètres plus loin, le sentiment prorusse nous est confirmé par Iouri : « *Vous êtes journalistes, vous devriez vérifier : la Russie ne bombarde pas l'Ukraine, elle la libère des nazis. Et à sa place, franchement, je dirais merci.* »

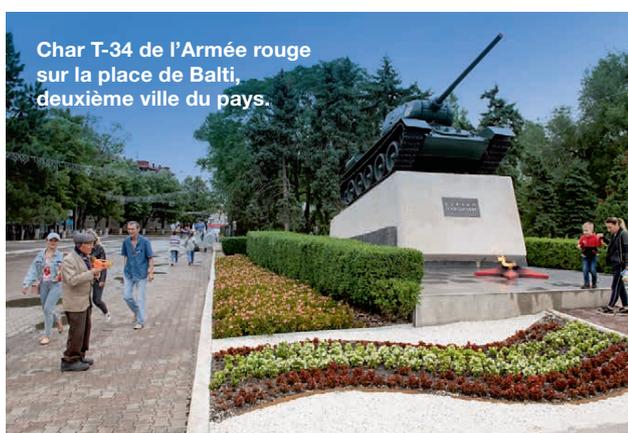
JOUR 3

*Briceni, la nostalgique*

La Moldavie d'en haut est proche de l'Ukraine, nostalgique de l'URSS mais moldave », résume Nicolai, habitant de Briceni, dernier village à l'extrémité nord du pays – l'Ukraine est à moins de 1 kilomètre. Comme souvent, en Moldavie, c'est en russe que l'on affirme se sentir moldave. Et comme souvent, ici, on est fiers de ce qui n'existe plus. On vous emmène dans une usine en ruine en vous en parlant comme si



Dans le village de Pohrebea, l'église Saint-Alexis porte les stigmates de toutes les guerres.



Char T-34 de l'Armée rouge sur la place de Balti, deuxième ville du pays.



Simeon et Liubov dans leur datcha de Vinnytsia, à la frontière transnistrienne.

*Comme souvent en Moldavie, c'est en russe que l'on affirme se sentir moldave. Et comme souvent ici, on est nostalgiques et fiers de ce qui n'existe plus*

c'était Versailles et on se souvient de l'URSS comme du bon vieux temps de l'unité. « *Je suis moldave, j'ai combattu aux côtés des Russes, raconte Nicolai, il y avait des Ukrainiens avec nous, on était tous ensemble, on était fiers, on était frères, on n'avait peur de rien.* » Et Natacha, sa femme, de soupirer : « *C'était la belle vie ! Nos enfants ne connaîtront jamais tout ça. On leur a vendu le monde libre et les voilà seuls et angoissés devant leur téléphone.* » Sur la table, une soupe d'ogre (*zeama*) et des vins, blancs, rouges, pétillants, faits maison. « *Mangez un peu, s'exclame Nicolai, sinon vous n'aurez pas soif !* » Le soleil se couche sur les champs de tournesols et des arrêts de bus désolés. Qui peut bien s'arrêter là ? Il n'y a rien à 5 kilomètres à la ronde. À la radio russe, les chœurs de l'Armée rouge

s'égosillent et une femme en pleurs raconte qu'elle a été prise comme bouclier par un soldat ukrainien.

JOUR 4

*Pohrebea, la résistante*

À l'entrée du village de Pohrebea, sur la rive ouest du Dniestr, une église construite par Nicolas II est criblée d'impacts. Elle trône en majesté sur la vallée. Face aux Allemands pendant la Première Guerre mondiale, face aux cosaques, aux Soviétiques et enfin aux Russes en 1992, lors de la guerre fratricide qui opposa séparatistes de Transnistrie et Moldaves, Saint-Alexis servit de forteresse et de dépôt d'ar-

mes. Pour les derniers 700 villageois, elle est le symbole de leur résistance. Dans les hauteurs, Tudor Sircu, 79 ans, vétéran de la guerre de 1992, et sa femme Lidia, disent ne pas avoir peur de leurs voisins transnistriens, mais plutôt des Russes. « *Ce sont eux qui tiennent les check-points, eux qui terrorisent et harcèlent. Avec l'Ukraine, c'est sûr, ça va recommencer. Ça recommence toujours.* » Tudor lève son pantalon et nous montre sa prothèse « *qui date de la guerre de 14* ». Alors qu'il déminait les abords du village, il a perdu la jambe gauche et le pied droit. Lidia sort d'un sac plastique une montre en toc et quelques médailles : « *C'est tout ce qu'on nous a donné.* » « *Cette montre est une merde, ajoute Tudor, et la guerre, toutes les guerres sont comme elle.* » Avant de partir, ils nous offrent

leur vin, des tomates merveilleuses et du fromage de brebis. Quelques cyprès chroment le ciel rose de fin de journée ; s'il n'y avait pas de barbelés, on se croirait en Toscane. « Vous savez, si les Russes reviennent, je suis prêt, nous glisse Tudor. *Donnez-moi deux grenades et je reprends le combat.* »

JOUR 5

### Vinnitsia, l'antirusse

À quelques encablures de Bender, ville frontière de Transnistrie, nous nous arrêtons dans la ferme d'Aureliu, économiste de mots, mais limpide. « *Je n'ai rien contre personne, moi. Mais retenez juste une chose : un Russe est un Russe. Et cette guerre est le genre de stupidité dont eux seuls ont le secret.* » Dans une jolie datcha du village, autour d'une table pleine de nourriture et de breuvages divers et délicieux, Simeon et

son camarade Vladimir, ancien colonel des forces spéciales, rejouent le début de la guerre en Ukraine. « *Imaginons. Je suis Poutine. Vladimir, tu es Biden, toi – notre traducteur – tu es Zelensky, et toi la journaliste, tu es Macron. Allons-y.* »

– Simeon-Poutine, debout sur le banc : « *Je lance une opération spéciale pour libérer l'Ukraine des nazis !* »

– Traducteur-Zelensky : « *Je suis prêt, ça fait quelque temps que je m'entraîne au Donbass, et l'Europe est avec moi.* »

– Je – Macron (le texte m'est soufflé) – : « *Attention ! Sanctions « historiques » qui affaiblissent les faibles plus que les forts à l'Est, et reviennent en boomerang dans la figure de l'Ouest.* »

– Vladimir-Biden est silencieux. Il applaudit et lance des clins d'yeux à Simeon-Poutine.

« *Que voulez-vous que je vous dise ? Poutine et Biden sont les responsables, les barbares.* » Simeon ne parle pas, il déclame, comme Cyrano, gitane mais au bec et verre à la main. Vladimir acquiesce : « *Biden ne supportait pas que*

*l'Europe puisse un jour devenir aussi ou plus forte que lui. Cette guerre affaiblit tout le monde et ça l'arrange. Nous n'avons plus de leaders aujourd'hui, que des marchands.* » Et la femme de Simeon de conclure : « *Parlons d'amour un peu. Je m'appelle Liubov – "amour" en russe –, je suis l'amour, les Moldaves sont les gens les plus heureux du monde, trinquons à l'amitié franco-moldave.* »

JOUR 6

### Transnistrie, la soviétoïde

C'est une bande de terre large de 10 km et longue de 450 km à l'est de la Moldavie, théâtre en 1992 d'une guerre entre des séparatistes prorusses, soutenus par Moscou, et la Moldavie, fraîchement décrochée de l'iceberg soviétique. C'est un pays étrange, reconnu par aucun autre (pas même la Russie), mais où sont stationnés

Le vent,  
notre force commune.



La Solitaire du  
**FIGARO**

Parc éolien  
en mer de St-Nazaire

FOURNISSEUR OFFICIEL

Le parc éolien en mer de Saint-Nazaire  
est fier d'être de nouveau partenaire  
de La Solitaire du Figaro.

© Parc éolien en mer de St-Nazaire, production CAPA Corporate |  
La Solitaire du Figaro, Alexis Courcoux – Conception : **disobey**



*C'est un pays étrange, reconnu par aucun autre, une aberration géopolitique où sont stationnés 2 000 soldats russes, à 50 km de l'Europe*

soldats russes (2 000, en comptant la « Force russe de maintien de la paix ») et munitions. C'est une aberration géopolitique à 50 km d'Odessa et autant de Chisinau, un lambeau oublié d'URSS où l'on lit la *Pravda* et où des Mustang oligarchiques roulent devant des affiches de Gagarine à la conquête de l'espace. À la frontière, nous jouons les touristes, mais nos passeports nous trahissent. Le soldat nous laisse finalement passer en nous gratifiant d'un « *Je vous emmerde* ».

Dans « la fière cité de Tiraspol », nous sommes suivis par un type en tee-shirt rouge qui nous filme. Nous nous prenons en photo devant la statue de Lénine, le Soviet suprême, le char de l'Armée rouge et le buste de Zelinski, chimiste et inventeur du masque à gaz, né ici. Sur la place Souvorov (invincible généralissime de l'Empire russe), nous achetons un drapeau transnistrien

(avec faucille et marteau) pour parler à la dame sans être remarqués par l'œil en tee-shirt rouge de Moscou, qui veille. Résignée, comme épuisée de ne plus se demander si ce qu'elle dit ressemble à ce qu'elle a jamais pensé, elle murmure : « *On est en sécurité, ici, Poutine fait ce qu'il faut.* » À la caisse du stade Sheriff Tiraspol, ovni futuriste posé dans un décor d'avant-hier, et détenu comme tout le reste (stations essences, supermarchés, téléphonie) par le milliardaire (ex-agent du KGB) Viktor Gouchane, nous n'achèterons pas le chapeau de shérif de l'équipe de foot car nous n'avons pas de roubles. La conversation dévie sur la guerre en Ukraine et s'achève aussi sec : « *Ce n'est pas la Russie qui bombarde l'Ukraine enfin ! C'est l'Amérique.* » Avant de repasser côté Moldave, nous nous arrêtons dans la banlieue de Tiraspol, chez Stanislas, qui nous montre son passe-

port transnistrien, le plus inutile du monde, valide à aucune frontière. « *Tout le monde vient ici pour les statues de Lénine, remarque Stanislas. Mais il y a autre chose à voir, non ?* » Son « musée d'alcool », peut-être, invraisemblable tour de contrôle de six étages où sont exposées plus de 6 000 bouteilles (le cognac de Brejnev, des bouteilles de vodka en forme de bidon de pétrole, de sexe ou de kalachnikov...), « *de quoi retenir les Russes si leur venait l'idée d'envahir la Moldavie* », ironise-t-il. À la frontière que nous repassons bien à l'heure, des tirs de roquettes étaient échangés le 24 février dernier. Fin avril, des explosions ciblaient des bâtiments officiels, et le 10 mai, devant le Sénat à Washington, la directrice du renseignement américain Avril Haines affirmait que Poutine était « *déterminé à mener la guerre au-delà du Donbass jusqu'en Transnistrie* ».

À Tiraspol, la capitale transnistrienne, on peut lire sous la statue monumentale d'Alexandre Souvorov : « Généralissime de l'Empire russe jamais vaincu. »



Sur la rive ouest du Dniestr, une babouchka fait boire sa chèvre.



JOUR 7

### *Gagaouzie, l'insaisissable*

Sur la route du sud, qui s'enroule comme un lasso autour des vignes, nous visitons la seule prison de femmes de Moldavie (Rusca), où des filles longues et belles qui s'appellent « *Angel, Secteur 2, Cellule 43* » vous expliquent en souriant qu'elles sont là pour meurtre ou trafic d'enfants.

Et puis surgit la Gagaouzie, surprenante et ignorée, petit territoire de 1 800 km<sup>2</sup> adossé à l'Ukraine, autonome depuis 1994. Majoritairement peuplée des turcophones chrétiens orthodoxes, la Gagaouzie compte aussi des Russes, des Moldaves, des Ukrainiens et des Bulgares. Ici, on ne parle que russe. S'adresser à un Gagaouze en roumain (qui est en fait le moldave) a longtemps relevé du sacrilège. La région a son assemblée régionale, son drapeau, sa police et son bashkan (gouverneur), Irina Vlah,

qui nous fait l'honneur de nous recevoir dans son bureau ultramoderne à Comrat, la capitale. Éluë pour la deuxième fois (à 92 %) en 2019, elle nous parle longuement des liens « ténus » entre la Gagaouzie et des pays comme l'Allemagne, l'Italie, la Turquie, bien sûr, sa meilleure partenaire. À aucun moment, celle qui fit campagne avec le parti communiste derrière le slogan « Avec la Russie » et qui autorise (quand Chisinau l'interdit) le ruban de Saint-Georges, ne prononce le mot « *Russie* ». Elle s'agace que la question (qui n'était pas dans la liste envoyée au préalable) soit posée. Mais en femme politique d'expérience, elle retrouve vite le sourire. « *Méfiez-vous quand même de la propagande, me glisse-t-elle en me raccompagnant. Un journaliste doit être lucide. Je compte sur vous.* »

Topal Anatoli, maire de Ceadâr-Lunga, deuxième ville de Gagaouzie, travaille, quant à lui, dans un bâtiment 100 % soviétique (au 91 rue Lénine) mais porte un discours d'une éclatante lucidité : « *La Gagaouzie est une* →



Irina Vlah, la bashkan (gouverneur) de Gagaouzie, dans son bureau à Comrat.



100 km

Ex-républiques de l'URSS



Station hydraulique de Dubasari, à la frontière Moldavie-Transnistrie.



Danses et parades traditionnelles au festival la Mania de Holercani.

“On a montré aux élections qu'on était capables d'en finir avec les oligarques et de choisir la liberté” Nata Albot, présidente du festival Ia Mania

partie de la Moldavie. Et la Moldavie doit être un trait d'union entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est. Nous devons rester neutres. Pourquoi choisir entre deux camps ? Bien sûr, vous trouverez ici des radicaux, des prorusses et des pro-Europe, mais ce n'est pas politique, c'est sentimental. »  
 Nous roulons jusqu'à la lisière ukrainienne, où nous rencontrons dans son ranch le dernier éleveur de chevaux de Gagaouzie. Konstantin Keles est une sorte de nectar de toutes les essences moldaves : « Je suis né en URSS. J'ai fait mes études à Odessa. J'ai été vétérinaire en Transnistrie. J'ai intégré les Spetsnaz (forces spéciales russes). J'ai servi l'Union soviétique. Mon colonel disait que je deviendrais mercenaire. Mais je n'ai pas choisi la guerre. Je suis un homme de paix. Aujourd'hui, je peins et j'éleve des chevaux, chez moi, en Gagaouzie. »

JOUR 8

Holercani, la patriote

Il fait 37 °C et des mirages de chaleur déforment la station hydraulique de Dubasari, deuxième poste frontière entre la Moldavie et la Transnistrie. Les baignades sont interdites côté Transnistrie, des enfants franchissent le pont et les check-points en maillot de bain pour jouer dans l'eau côté moldave, avant de repasser devant les chars pour rentrer. À quelques kilomètres en amont, le festival Ia Mania (« Ia » est une pièce de l'habit traditionnel roumain) bat son plein. Défilés costumés, concerts live, expositions de peinture et d'artisanat, ils sont plus de 10 000 venus de tout le pays pour « cultiver la fertilité nationale » commente un partici-

pant. « Les Moldaves ne sont pas riches, mais ils partagent tout », entend-on dans les haut-parleurs. Pour Nata Albot, l'organisatrice, « c'est une fête de la solidarité, spécialement cette année. Il n'y a pas de cohésion nationale ici et ce genre d'événement, c'est un ciment. On a montré aux dernières élections qu'on était capables d'en finir avec les oligarques et de choisir la liberté. Notre gouvernement n'est pas parfait, mais il n'est plus corrompu. Si nous parvenons, malgré nos différences, à nous unir, alors la Moldavie pourra être grande et forte ». Maia Sandu est attendue, elle ne viendra pas mais qu'importe, ce 17 juillet sur les rives du Dniestr, tous les Moldaves marchent ensemble lors de la grande parade. « On ne dira plus jamais pardon, s'exclame un jeune homme. Nous sommes un pays pauvre, pas un peuple de coupables, nous n'avons à avoir honte de rien. » ■  
 Marine de Tilly